

- Créée en résidence en Norvège, la nouvelle pièce de Michèle Noiret se destine aux ados et aux adultes.
- Où la danse-cinéma s'insinue dans le monde méconnu et essentiel des insectes.
- À découvrir à Bruxelles et Charleroi puis à Liège.

# “L’Œil, l’oreille et le lieu”, la fascination du vivant, ici et maintenant

Attablé, un personnage énigmatique semble lutter contre un ennemi invisible. Lui-même ?

Bientôt s'éclaire et s'anime un grand écran central: dédoublements et effets de miroir, altération de la perception, changements d'échelle. On se retrouve absorbé dans un tableau entre test de Rorschach, kaléidoscope et cauchemar aux protagonistes sans visage. Qui s'échappent de l'écran pour livrer sur le plateau un duo dansé tout en tensions.

Captivants sont les premiers instants de *L'Œil, l'oreille et le lieu*, nouvelle pièce de Michèle Noiret murie à Charleroi danse et Enghien-les-Bains (France), créée en résidence à Bodo, dans le nord de la Norvège, et au Baerum Kulturhus de Sandvika, en périphérie d'Oslo. Joué encore à Hauge-sund, Sandnes et Kristiansand, le spectacle arrive sous nos cieux pour rencontrer le public – ado et adulte – de Bruxelles, Charleroi puis Liège.

Tout aussi captivante se révèle la suite de cet opus peuplé d'insectes macroscopiques. Inspiré à la chorégraphe par sa propre fascination pour ce monde méconnu et en danger d'extinction, *L'Œil, l'oreille et le lieu* emprunte son titre à un recueil de son père, le poète et peintre Joseph Noiret. Et sa forme à la danse-cinéma, genre qu'elle explore de longue date. Et qui trouve ici – avec une équipe magistrale à la création sonore (Todroff), aux images vidéo et 3D (Alio-

cha Van der Avoort, Romain Lalire, Frédéric Nicaise), aux lumières (Yorrick Detroy) – un souffle neuf.

## Deux smartphones

Non seulement magnifiques interprètes ayant pris part à la gestation du mouvement, Sara Tan et David Drouard ont aussi la charge de manipuler les éléments de décor et la paire de smartphones qui, en tout et pour tout, génère les prises de vue en direct.

Par-delà la métaphore, les effets spéciaux nous entraînent aux confins du réel et de la science-fiction.

Loin de se cantonner à la métaphore ciné-matographique de l'univers des insectes (leurs mues, leurs incroyables aptitudes, leur inquiétant déclin), la pièce met en perspective le réel indiscutable et la science-fiction, au gré d'effets spéciaux plastiquement stupéfiants quoique faits de peu.

Ce peu qui peut advenir grâce au temps long de la maturation, à la confiance des partenaires, à la fertilité du travail collaboratif, aux inventivités conjuguées dans une forme elle-même en perpétuelle mutation.

M.Ba., à Sandvika

→ Bruxelles, la Raffinerie, le 28 septembre à 10 h et 18 h. Charleroi, Les Écuries, le 30 septembre à 13 h 30 et 20 h. Infos, rés.: 071.20.56.40 – [www.charleroi-danse.be](http://www.charleroi-danse.be)

→ Également au Théâtre de Liège les 9 et 10 novembre dans le cadre du Forum Sans Transition – [www.theatredeliège.be](http://www.theatredeliège.be)

“On est en train de détruire des mondes dont on n’a même pas idée qu’ils existent”

Rencontre Marie Baudet  
Envoyée spéciale à Sandvika (Norvège)

Les coproductions sont aussi des aventures, et des histoires de rencontres. Indépendante après de longs partenariats, notamment avec les Tanneurs puis le National, la C<sup>o</sup> Michèle Noiret va désormais “où les gens s'intéressent à [son] travail”. La présentation en Norvège de sa pièce *Radioscopies* en 2017 a créé un précédent sur ce vaste territoire. Prévus en 2020, une série norvégienne de représentations du *Chant des ruines* a tourné court pour cause de Covid, sans pour autant effacer les contacts établis. C'est ainsi que la chorégraphe s'est trouvée embarquée dans un nouveau défi, intégré au projet européen Feed the Future: créer un spectacle destiné au jeune public.

Elle-même fascinée depuis l'enfance par le monde des insectes, Michèle Noiret s'en est inspirée pour imaginer *L'Œil, l'oreille et le lieu*. Un processus que nous évoquons avec elle en quelques clés relatives tant au spectacle qu'à son parcours de créatrice.

**OBSERVATION** – “Ça fait partie intégrante de ce que la pièce amène comme intention. On a perdu aujourd'hui beaucoup de cette capacité de contemplation. Or c'est ce qui me fascine dans le monde des insectes: ils sont là, à côté de nous, à chaque instant, même dans les villes. Et ils sont non seulement utiles mais indispensables à notre survie d'humains.”

**MYSTÈRE** – “Se replonger dans la nature nous fait comprendre la nécessité de respecter les choses, de partager les espaces. Sans curiosité, on ne peut pas aimer. Bien sûr Internet est une voie d'accès à la connaissance, mais la réalité aussi, tout ce qui est à notre portée. Dans le spectacle, quand les insectes arrivent, ils sont en macro, beaucoup plus grands que les humains: une manière d'inviter à regarder et apprendre plutôt qu'écraser. Il y a tant de mystères à tenter de percevoir: l'incroyable résistance du fil de l'araignée, la façon qu'ont les fourmis de s'organiser en radeau, la bioluminescence qui existe chez certains insectes mais aussi dans le



“Au moment où ils apparaissent dans le spectacle, les insectes sont en macro, bien plus grands que les humains.”

monde aquatique... C'est mystérieux, fantastique, effrayant. C'est une inspiration aussi. On les imite. Quand on voit une libellule se développer, de la larve jusqu'à la sortie des ailes et à leur vibration puis à l'envol, comment ne pas penser à l'hélicoptère, qui s'en inspire, et qui pourtant semble tellement pataud en comparaison!”

**MÉTAMORPHOSE** – “C'était déjà le sujet de ma toute première pièce, *La Crevêche* [1986]. Avoir été en contact avec la nature toute petite m'a donné le goût de ce monde. Depuis toujours j'aime la métamorphose, à tous les niveaux: les costumes, les espaces, les mouvements, les surprises. Dans le moindre carré d'herbe, on peut observer des métamorphoses. Celle de la coccinelle par exemple est l'une des plus magiques: cette espèce de tout petit alligator noir et blanc qui se transforme... J'adore la science-fiction. En observant le vivant, je vois des choses encore plus dingues.”

**ATTRACTION-RÉPULSION** – “Bien sûr, il arrive que, parmi les milliers d'espèces et de sous-espèces, l'une cause des ravages. Mais à l'échelle de la Terre, les insectes sont infiniment plus utiles que nuisibles. Bien sûr, il arrive qu'on soit gêné, dégoûté, effrayé. Il y a cette répulsion. C'est trop différent de nous. C'est aussi ce qui m'attire: le mouvement, l'articulation, la vision, l'échelle. Il faut se dire qu'au temps des dinosaures, les libellules – qu'on trouve si gracieuses – étaient énormes. Et elles sont carnivores; elles ne font pas de cadeau. En fin de compte, nous, humains, ne sommes pas si éloignés dans nos fonctionnements, nos rapports de domination...”

**ENVIRONNEMENT** – “Il est urgent et capital de se questionner sur ce qu'on fait à notre environnement. Notre inattention vient de ce qu'on ne distingue pas ces êtres, qu'on les connaît peu ou pas du tout. Ce n'est pas par le rejet que le monde va avancer. Il faut revoir cette position dominante de l'humain. J'avais déjà dans mon travail évoqué les abeilles et leur extinction [Demain, en 2009], un univers aux habiletés incroyables. Il y a des tas de mondes encore inexplorés qu'on détruit irrémédiablement, et qui pourtant

“Un hélicoptère est tellement pataud en comparaison avec la libellule, qu'il tente pourtant d'imiter.”

Michèle Noiret  
Chorégraphe

lalibre.be

Rencontre et extraits  
Retrouvez Michèle Noiret en vidéo, dans un entretien agrémenté d'extraits du spectacle.

font partie de notre évolution.”

**AMBIGUÏTÉ** – “Troubler les perceptions, je m'y attache depuis mes débuts. L'usage d'une caméra sur scène donne à voir les différentes facettes d'un mouvement, l'espace transformé, et permet une double ou une triple lecture – sans devoir lâcher un élément pour en percevoir un autre. C'est vraiment la base de mon écriture, qui est plurielle puisqu'elle se construit avec celle du son, du visuel, de l'espace, et de la prise de vue en direct: c'est à partir de ça que les images se déploient et entrent en dialogue avec les interprètes sur le plateau. Comme spectatrice, moi aussi j'aime être intriguée, surprise, quand je vois un spectacle. Faire advenir le mystère sur scène demande du temps, de la minutie, une infinité d'ajustements, d'affinage, et suppose un énorme travail collaboratif.”

**TRANSMISSION** – “Dans le développement de mon travail, j'ai pris le parti de ne pas enseigner. Je voulais mettre toute mon énergie dans cette danse-cinéma. Sans jamais vraiment revenir sur ce choix, avec le temps, en se retournant sur l'ensemble du parcours, on voit des liens, un langage qui est là... Étant régulièrement sollicitée par de jeunes danseuses et danseurs encore dans les conservatoires, et qui doivent faire des stages dans des compagnies, j'ai souvent passé Solo Stockhausen [1997]. Cette action de transmettre m'a confrontée à la complexité de choses qui me paraissent simples. J'ai pris plaisir à voir ce qui passe, ce qui reste. C'est fantastique et même très émouvant de voir qu'il y a tout un travail à passer, qui peut faire avancer, provoquer des déclics. Transmettre, c'est aussi réfléchir à sa propre pratique. Je parle du regard, de la présence, du sens, de l'espace, de l'adresse qui est en jeu quand il y a une caméra, du langage qu'on développe pour l'image et pour la scène, de la technique, si importante mais qui seule ne sert à rien. Comment, dans une gestuelle faite parfois pour une très grande salle, intégrer le sensible, l'humain. Une fois que tu as une technique béton, comment arriver à la craquer pour retrouver cette fragilité, cette sensibilité. Souvent quand on répète, qu'on reproduit, il faut se remettre en danger, réinventer. Ça fait partie de ce que j'aime: maîtriser les choses, les laisser se décanter, les retrouver, les réinventer chaque soir.”